

« Le trésor des pyramides »

Michel Vaïs

Numéro 47, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28107ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1988). Compte rendu de [« Le trésor des pyramides »]. *Jeu*, (47), 214–215.

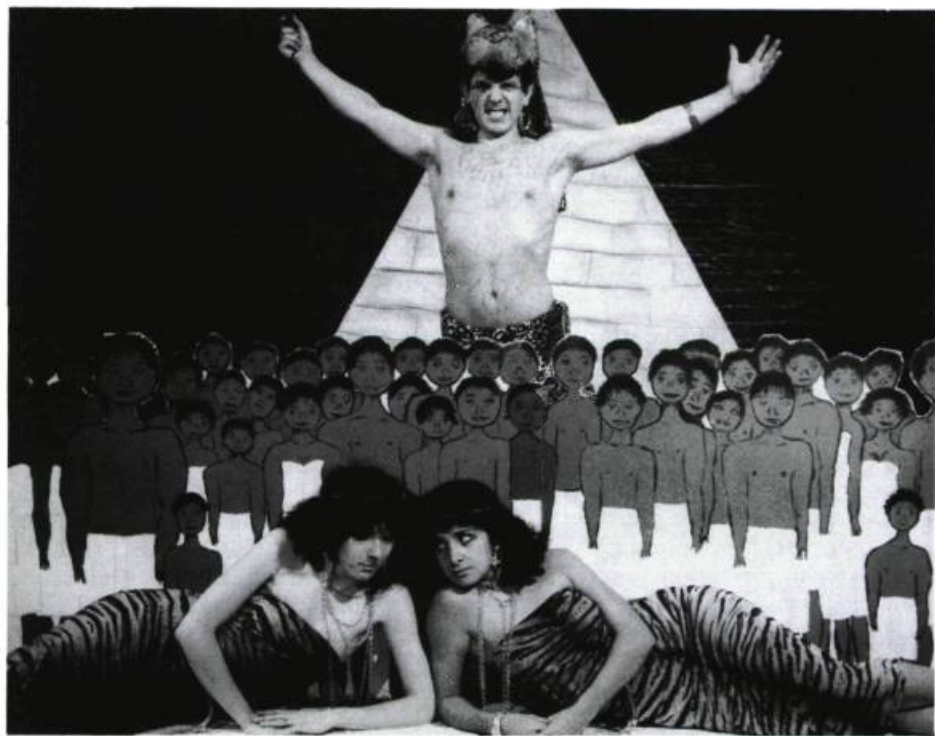
«le trésor des pyramides»

Idée originale de Robert Gravel. Texte de Robert Claing, Robert Gravel, Anne-Marie Provencher et Jean-Pierre Ronfard. Avec Violette Chauveau (Marthe, l'esclave), Marie-Andrée Corneille (la femme de Seattle), Robert Gravel (Michel), Jacques Girard (Voltaire, Rex), André-Jean Grenier (Garde I, Tchad), Michel Laperrière (Memphis, Sphinx, Mantovani), Alexis Martin (Roger), Anne Millaire (la Reine, le scribe accroupi), Claude Prigent (Garde II, le Pharaon), Jean-Pierre Ronfard (l'albinos), Luc Senay (l'homme-crapaud, le plombier) et Françoise-Anne Thomas (Anik, l'esclave). Production autogérée du Nouveau Théâtre Expérimental, présentée à l'Espace libre du 23 février au 19 mars 1988.

un ratage navrant

C'était le fond du baril de l'expérimentalisme stérile! Autour d'une vague et superficielle idée de l'Égypte, les concepteurs de ce spectacle nous livrent une série de sketches parodiques sans liens entre eux, maladroitement raccordés par des transitions interminables. La scénographie lourdaude, dispendieuse, encombrante, juche les spectateurs sur des gradins fixés à des plates-formes triangulaires (évoquant des pyramides?) d'où ils voient mal ce qui se passe, ou ne se passe pas, tout autour d'eux et en contrebas. Les douze comédiens, de leur côté, jouent comme des enfants avec leurs pyramides jouets, mais en se prenant au sérieux (en faisant des pauses et des poses, comme dans une bande dessinée).

Et que nous montrent-ils? Un homme-crapaud qui essaie de monter un escalier en marmonnant: on distingue mal ce qu'il dit



Le Trésor des pyramides, présenté à l'Espace libre par le Nouveau Théâtre Expérimental. «Pas beaucoup d'inspiration [...] pas de vision d'ensemble [...] un capharnaüm...» Photo: Richard Lamontagne.

et ce qu'il fait, c'est interminable. Des gens qui s'amusent avec un décor miniature de pyramides. Un chef d'orchestre, un albinos, un couple de touristes attablés face à face à l'intérieur d'une sorte de tombeau, un homme tout nu dans un coin, qui tape un moment sur un tam-tam. Mais pourquoi sont-ils là? que veulent-ils? où vont-ils? Mystère.

Le spectacle ressemble à un bricolage de collégiens. Les anachronismes, les mélanges d'accents qu'on affectionne au Nouveau Théâtre Expérimental, le style déconcertant que l'on cultive, tout cela suscite dans la salle des rires complaisants et, pour ma part, beaucoup d'ennui. Les autres aspects de la production se sont vite estompés. Je n'ai retenu ni les dialogues, ni les masques, ni ce qui a, par instants, fait sourire certains spectateurs. Il n'y a pas beaucoup d'inspiration dans ce *Trésor des pyramides*, pas de vision d'ensemble. La pièce ressemble plutôt à un capharnaüm qui paraît avoir mobilisé bien des énergies et coûté bien cher, au prix où est le bois!

micHEL vaïs

«in extremis»

Texte de William Mastrosimone; traduction et adaptation: Louison Danis, avec la collaboration de Rock Lafortune. Mise en scène: Serge Denoncourt, assisté de Richard Gravel; décor: Louise Campeau; costumes et accessoires: Manon Desmarais; musique originale et bande sonore: Michel Robidoux; éclairages: Jocelyn Proulx; maquillages: Jean Bégin. Avec Isabelle Miquelon (Marjolaine), Roger Léger (Raoul), Marie Charlebois (Nicole) et Adèle Reinhardt (Catherine). Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée du 15 septembre au 10 octobre 1987.

l'univers bouleversé

Ayant réussi à aveugler un homme entré chez elle sans qu'elle le sache et en train de la violer, une jeune femme l'enferme dans l'âtre de la cheminée où elle le tient prisonnier, solidement enchaîné. Surviennent ses deux compagnes d'appartement, à qui elle demande de l'aide pour tuer son agresseur. *In Extremis*, on l'aura compris, est une pièce dont la violence explose dès les premières minutes. Son histoire est aussi banale que celle d'un fait divers, aussi sordide et aussi troublante, et l'analyse qu'elle en fait est à la fois fine et impitoyable. Plutôt que d'exploiter le sensationnalisme de l'événement, le texte explore rigoureusement ses répercussions infinies sur l'affect, la pensée, la personnalité même et la conception de la vie de ceux qui le subissent. Tout le texte se déroule en un présent radical, comme si toute l'histoire du monde, de la justice, de l'amour, des lois, de la liberté individuelle se jouait là, à cette minute, en un moment de totale remise en question. À partir d'un mouvement en apparence infime (la victime survoltée se fera dire par ses amies qu'après tout, elle n'a «même pas» été violée puisqu'elle s'est défendue à temps), voilà